

tère et les dispositions de l'Impératrice Joséphine n'étaient pas plus familiar à l'auteur que ceux de l'Empereur. Toutefois l'écrivain, en vantant de temps à autres certains traits, relevant certaines actions, combattant certaines impostures, se donne un air d'impartialité qui, aux yeux du vulgaire, joint à sa prétendue situation auprès de l'Empereur durant quinze ans, produit un merveilleux effet. La plupart des Anglais du vaisseau s'étaient attachés à cet ouvrage comme à une espèce d'oracle. Ils ne revenaient pas de voir l'Empereur si différent du caractère que lui prête ce roman; ils étaient plus naturellement portés à penser que l'adversité ou la contrainte changeait l'Empereur, que d'imaginer que ces choses imprimées étaient tout bonnement autant de mensonges; à mes observations, ils répondaient toujours: «C'est pourtant d'un homme impartial, et » qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans? » — Mais, leur disais-je, quel est le nom » de cet homme? S'il vous avait injurié » personnellement dans son livre, comment le traîneriez-vous devant un tribunal, pour en avoir justice? Le premier d'entre nous ne pourrait-il pas

» en être l'auteur? » Ces argumens étaient sans réplique sans doute; mais il leur en coûtait beaucoup pour détruire eux-mêmes la première impression qu'ils avaient reçue: tel est le vulgaire, et l'effet inévitable que produisent toujours sur lui les mensonges imprimés!

Quoi qu'il en soit, je n'irai pas plus loin sur un ouvrage qui ne vaut pas qu'on s'en inquiète davantage; je fais grâce de ce qui suivait, je le supprime. En relisant mon manuscrit, en Europe, je trouve que l'opinion a fait de tels progrès, que j'aurais honte aujourd'hui de combattre des allégations et des faits que l'esprit et le bon goût ont repoussés depuis long-temps, et qu'on ne retrouve plus que dans la bouche des sots.

Toutefois, en détruisant les idées imaginaires que notre anonyme s'est plu à donner du caractère de Napoléon, on pensera peut-être que j'aurais dû y substituer les miennes? je m'en donnerai bien de garde; je me contenterai d'inscrire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu; je rendrai ses conversations, et l'on ne demandera plus rien.

Jeudi 12. — Vendredi 13.

Cependant, à force de patience et à l'aide de quelques légères variations, nous approchions du but; et, bien que privés de la mousson naturelle, nous portions désormais sur notre destination ou très-près. A mesure que nous avançons, le temps nous favorisait davantage; enfin le vent devint bon tout à fait; mais ce ne fut guère qu'à vingt-quatre heures de notre but.

Samedi 14.

Vue de Sainte-Hélène.

On s'attendait à voir Sainte-Hélène ce jour-là même; l'Amiral nous l'avait annoncé. A peine étions-nous sortis de table, qu'on cria: *Terre!* C'était à un quart d'heure près de l'instant qu'on avait fixé. Rien ne peut montrer davantage les progrès de la navigation, que cette espèce de merveille, par laquelle on vient de si loin, attaquer et rencontrer, à heure fixe, un seul point dans l'espace; phénomène qui résulte de l'observation rigoureuse de points fixes ou de mouvemens constans dans l'univers.

L'Empereur gagna l'avant du vaisseau

(Oct. 1815) DE SAINTE-HÉLÈNE. 509
pour voir la terre, et crut l'apercevoir; moi, je ne vis rien. Nous restâmes en panne toute la nuit.

Dimanche 15.

Arrivée à Sainte-Hélène.

Au jour, j'ai vu l'île à mon aise et de fort près: sa forme m'a paru d'abord assez considérable; mais elle rapetissait beaucoup à mesure que nous approchions. Enfin, soixante-dix jours après avoir quitté l'Angleterre, et cent dix après avoir quitté Paris, nous jetons l'ancre vers midi; elle touche le fond, et c'est là le premier anneau de la chaîne qui va clouer le moderne Prométhée sur son roc.

Nous trouvâmes au mouillage une grande partie des bâtimens de notre escadre qui s'étaient séparés de nous, ou que nous avions laissés en arrière comme trop mauvais marcheurs; ils étaient pourtant arrivés il y avait déjà quelques jours: preuve de plus de l'extrême incertitude dans tous les calculs de la mer, dès qu'ils reposent sur les caprices des calmes, la force et les variations du vent.

L'Empereur, contre son habitude,

s'est habillé de bonne heure et a paru sur le pont; il s'est avancé sur le passe-avant pour considérer le rivage plus à son aise. On voyait une espèce de village encaissé parmi d'énormes rochers arides et pelés qui s'élevaient jusques au nues*. Chaque plateforme, chaque ouverture, toutes les crêtes, se trouvaient hérissées de canons. L'Empereur parcourait le tout avec sa lunette; j'étais à côté de lui; mes yeux fixaient constamment son visage; je n'ai pu surprendre la plus légère impression. et pourtant c'était là désormais peut-être sa prison perpétuelle! Peut-être son tombeau!... Que me restait-il donc, à moi, à sentir ou à témoigner!

L'Empereur est rentré bientôt après; il m'a fait appeler, et nous avons travaillé comme de coutume.

L'Amiral, qui était descendu de bonne heure à terre, est revenu sur les six heures extrêmement fatigué; il avait parcouru toutes les localités, et croyait avoir trouvé quelque chose de convenable; mais il fallait des réparations, elles pouvaient tenir deux mois; il y en avait

* Voyez la vue A, publiée pour faire suite au Mémorial de Sainte-Hélène.

(Oct. 1815) DE SAINTE-HÉLÈNE. 311
 déjà près de trois que nous occupions notre cachot de bois, et les instructions précises des ministres étaient de nous y retenir jusqu'à ce que notre prison à terre fût prête. L'Amiral, il faut lui rendre justice, ne se trouva pas capable d'une telle barbarie; il nous annonça, en laissant percer une espèce de jouissance intérieure, qu'il prenait sur lui de nous débarquer dès le lendemain.

SEJOUR A BRIARS.

Depuis le 16 novembre 1815, jour du débarquement à Sainte-Hélène, jusqu'au 9 décembre, veille de la translation à Longwood.

Espace d'un mois et vingt-quatre jours.

Lundi 16 Octobre 1815.

Débarquement de l'Empereur à Sainte-Hélène.

L'EMPEREUR, après son dîner, s'est embarqué, avec l'Amiral et le Grand-Maréchal; pour se rendre à terre. Un mouvement très-remarquable avait réuni tous les officiers sur la dunette, et une grande partie de l'équipage sur les passavants: ce mouvement n'était plus celui de la curiosité, on se connaissait depuis trois mois; l'intérêt le plus vif avait succédé.

Avant de descendre dans le canot, l'Empereur fit appeler le capitaine commandant le vaisseau, prit congé de lui, et le chargea de transmettre ses remerciemens aux officiers et à l'équipage. Ces paroles ne furent pas sans produire une

(Oct. 1815) MÉM. DE STE-HÉLÈNE. 315

grande émotion sur ceux qui les entendirent ou se les firent expliquer.

Le reste de la suite de l'Empereur débarqua sur les huit heures. Nous fûmes accompagnés par plusieurs des officiers. Tout le monde, au demeurant, lorsque nous quittâmes le vaisseau, a semblé nous témoigner une véritable sympathie.

Nous trouvâmes l'Empereur dans le salon qu'on lui avait destiné: il monta peu d'instans après, dans sa chambre, où nous fûmes appelés. Il n'était guère mieux qu'à bord du vaisseau; nous nous trouvions placés dans une espèce d'auberge ou d'hôtel garni.

La ville de Sainte-Hélène n'est autre chose qu'une très-courte rue, ou prolongement de maisons, le long d'une vallée très-étroite, resserrée entre deux montagnes à pic d'un roc tout à fait nu et stérile.

Mardi 17.

L'Empereur se fixe à Briars. — Description. — Situation misérable.

A six heures du matin, l'Empereur, le Grand-Maréchal et l'Amiral allèrent à cheval visiter *Longwood* (long bois),

maison qui avait été arrêtée pour sa résidence, et située à deux ou trois lieues de la ville. A leur retour ils virent une petite maison de campagne dans le prolongement de la vallée, à deux milles au-dessus de la ville. L'Empereur répugnait extrêmement à retourner où il avait couché; il s'y fût trouvé dans une réclusion plus complète encore qu'à bord du vaisseau : des sentinelles gardaient les portes, des curieux se groupaient sous ses fenêtres; il eût donc été réduit strictement à sa chambre. Un petit pavillon dépendant de cette petite maison de campagne, lui plut, et l'amiral convint qu'il y serait mieux qu'à la ville. L'Empereur s'y fixa et m'envoya chercher; il s'était tellement attaché à son travail des campagnes d'Italie, qu'il ne pouvait plus s'en passer; je me mis aussitôt en route pour le joindre.

La petite vallée ou s'élève le hameau de Sainte-Hélène, se prolonge dans l'île long-temps encore, en serpentant au milieu de deux chaînes de montagnes arides qui la bordent et la resserrent*. Il y règne constamment un beau chemin

* Voyez la carte géographique et la vue A.

de voitures, très-bien entretenu; au bout de deux mille environ, ce chemin n'est plus tracé que sur le flanc de la montagne même, sur lequel il s'appuie à gauche, ne montrant plus que des précipices et des abîmes sur son bord de la droite. Mais bientôt le terrain s'élargit en face, et présente un petit plateau où se trouvent quelque bâtisses, de la végétation et plusieurs arbres : c'est une espèce de petit Oasis au milieu des rochers. Là était la demeure modeste d'un négociant de l'île (M. Balcombe). A trente ou quarante pas, à droite de la maison principale, et sur un tertre à pic, se voit une espèce de guinguette ou petit pavillon servant à la famille, dans les beaux jours, pour aller prendre le thé et respirer plus à l'aise : c'était là le réduit loué par l'Amiral pour la demeure temporaire de l'Empereur, qui l'occupait depuis le matin. Tout en gravissant les contours du monticule, qui sont très-rapides, je l'aperçus en effet de loin, et le contemplai. C'était bien lui, un peu courbé, les mains derrière le dos; cet uniforme si lesté et si simple, ce petit chapeau si renommé! il était debout sur le seuil de la porte, sifflant un air de vau-

de ville, quand je l'abordai. « Ah! vous voilà? me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas amené votre fils? — Sire, répondis-je, le respect, la discrétion m'en ont empêché. — Vous ne sauriez vous en passer, continua-t-il, faites-le venir. »

Jamais l'Empereur, dans aucune de ses campagnes, peut-être dans aucune des situations de sa vie, n'eût sans doute de logement plus exigü, ni autant de privations. Le tout ici consistait en une seule pièce au rez-de-chaussée, de forme à peu près carrée; une porte sur chacun des deux côtés opposés, et deux fenêtres sur chacun des deux côtés perpendiculaires; du reste, sans rideaux, sans volets, à peine un siège. L'Empereur en ce moment, se trouvait seul, ses deux valets de chambre étaient à courir pour lui composer un lit. Il lui prit fantaisie de marcher un peu, or le monticule n'offrait pas de terre-plein sur aucune des faces de la petite guinguette; ce n'était tout autour que grosses pierres et débris de rochers. Il prit mon bras et se mit à causer gaîment. Cependant la nuit se faisait, le calme était profond, la solitude entière; qu'elle foule de sensations et de sentimens vinrent m'assaillir en cet ins-

tant! Je me trouvai donc seul, tête-à-tête dans le désert, presque en familiarité avec celui qui avait gouverné le monde! avec Napoléon enfin!!! Tout ce qui se passait en moi! Tout ce que j'éprouvai! Mais, pour le bien comprendre, il faudrait peut-être se reporter au temps de sa toute-puissance; au temps où il suffisait d'un seul de ses décrets pour renverser des trônes ou créer des rois! Il faudrait se mettre bien dans l'esprit ce qu'il faisait éprouver, aux Tuileries, à tout ce qui l'entourait; l'embarras timide, le respect profond, avec lesquels l'abordaient ses ministres, ses officiers; l'anxiété, la crainte des ambassadeurs, celle des princes et même les rois! Or, rien de tout cela n'était encore altéré en moi!...

Lorsque L'Empereur voulut se coucher, il se trouva qu'une fenêtre donnait à nu sur le côté de son lit, presque à la hauteur de son visage; nous la barricadâmes du mieux que nous pûmes pour le préserver de l'air, auquel il est très-sensible, le plus léger courant suffisant pour l'enrhumer ou lui causer des maux de dents. Quant à moi, je gagnai le comble précisément au-dessus de l'Em-

pereur; espace de sept pieds carrés, où il n'y avait qu'un lit, sans un seul siège; c'est là que fut mon gîte et celui de mon fils, pour lequel il fallut placer un matelas par terre. Pouvions-nous nous plaindre? nous étions si près de l'Empereur! de là nous entendions le son de sa voix, même ses paroles!.....

Ses valets de chambre se couchèrent par terre, en travers de la porte, enveloppés dans leurs manteaux.

Voilà la description littérale de la première nuit de Napoléon à *Briars* (aux ronces), c'était le nom de l'endroit.

Mercredi 18.

Description de Briars. — Son jardin. — Rencontre des petites demoiselles de la maison.

J'ai déjeûné avec l'Empereur, il n'avait ni nappe ni serviettes, son déjeûner était le reste du dîner de la veille.

Un officier anglais avait été logé dans la maison voisine, pour notre garde, et deux sous-officiers allaient et venaient militairement sous nos yeux, pour surveiller nos mouvemens. Le déjeûner fini, l'Empereur s'est mis au travail, qui a duré quelques heures; après le travail, il lui a pris fantaisie d'explorer

notre nouveau domaine, de découvrir le terrain environnant, d'en prendre possession.

En descendant de notre tertre par le côté opposé à la maison principale, nous trouvâmes un sentier bordé d'une haie de raquettes, et longeant des précipices, lequel nous conduisit, au bout de deux cents pas, à un petit jardin dont la porte se trouvait ouverte. Ce jardin est tout en longueur, et d'un terrain très-inégal; une allée, assez pleine, en parcourt l'étendue; à l'entrée, une espèce de berceau forme l'une des extrémités; à l'autre bout, sont deux cahutes où logent les nègres chargés du soin du jardin. Il s'y trouvait des arbres fruitiers et quelques fleurs. A peine y étions-nous entrés, que nous y fûmes joints par les deux filles du maître de la maison, âgées de quatorze à quinze ans: l'une vive, étourdie, ne respectant rien; l'autre plus posée, mais d'une grande naïveté; toutes deux parlant un peu le français. Elles eurent bientôt parcouru le jardin, et mis tout à contribution pour l'offrir à l'Empereur, qu'elles accablèrent de questions les plus bizarres et les plus ridicules. L'Empereur s'amusa beaucoup de

cette familiarité si nouvelle pour lui.
« Nous sortons du bal masqué, me dit-il, quand nous les eûmes quittées. »

Jeudi 19. — Vendredi 20.

Sur la jeunesse française. — L'Empereur visite la maison voisine. — Naïvetés.

L'Empereur fait appeler mon fils pour déjeuner; qu'on juge de toute sa joie à une telle faveur! C'était la première fois qu'il allait le voir d'aussi près, l'entendre, peut-être lui parler! Son saisissement en était extrême.

Du reste, la table demeurait encore sans nappe, le repas continuait de s'apporter de la ville, et ne présentait que deux ou trois mauvais plats. Aujourd'hui il s'y trouvait un poulet, l'Empereur l'a voulu couper lui-même, et nous l'a distribué: il s'étonnait d'y réussir aussi bien; il y avait si long-temps, disait-il, qu'il n'en avait fait autant; car toute sa galanterie, ajoutait-il, avait été se perdre pour toujours dans les affaires et les soucis de son généralat d'Italie.

Le café, qui est un besoin pour l'Empereur, s'est trouvé si mauvais, qu'il s'est cru empoisonné: il l'a jeté, et m'a fait laisser le mien.

L'Empereur se servait en ce moment d'une tabatière où se trouvaient enchassées plusieurs médailles antiques; des inscriptions grecques étaient autour; l'Empereur doutant d'un des noms de ces portraits, m'a dit de les lui traduire; et comme je lui répondais que c'était au-dessus de mes forces, il s'est mis à rire, disant: « Vous n'êtes donc pas plus fort que moi? » Alors mon fils s'est offert en tremblant, et a lu Mithridate, Démétrius-Poliorcetes et quelques autres. L'extrême jeunesse de mon fils et cette circonstance, ont alors attiré son attention. « Quoi! votre fils en est déjà là? a-t-il dit. C'est bien! » Et il s'est mis à le questionner longuement sur son lycée, ses maîtres, leurs leçons; puis revenant à moi. « Quelle jeunesse, a-t-il dit, je laisse après moi! C'est pourtant mon ouvrage! Elle me vengera suffisamment par tout ce qu'elle vaudra! à l'œuvre il faudra bien après tout qu'on rende justice à l'ouvrier! et le travers d'esprit ou la mauvaise foi des déclamateurs tombera devant mes résultats. Si je n'eusse songé qu'à moi, à mon pouvoir, ainsi qu'ils l'ont dit et le répètent sans cesse, si j'eusse réellement

» eu un autre but que le règne de la raison, j'aurais cherché à étouffer les lumières sous le boisseau; au lieu de cela, on ne m'a vu occupé que de les produire au grand jour. Et encore n'a-t-on pas fait pour ces enfans tout ce dont j'avais eu la pensée. Mon université, telle que je l'avais conçue, était un chef-d'œuvre dans ses combinaisons, et devait en être un dans ses résultats nationaux. Un méchant homme m'a tout gâté; et cela avec mauvaise intention, et par calcul sans doute, etc.»

Le soir venu, l'Empereur a voulu entrer chez les voisins. Le maître, pris par la goutte, était en robe de chambre, étendu sur son canapé; sa femme et nos deux petites demoiselles du matin étaient autour de lui. Le bal masqué a repris de plus belle; on a fait échange de tout ce qu'on savait. On a parlé de romans; l'une des petites avait lu Mathilde de M^{me} Cottin: ce fut une très-grande joie de voir que l'Empereur la connaissait. Un gros Anglais, à face carrée, vrai *vacuum plenum* à ce qu'il paraît, qui écoutait gravement de toutes ses oreilles pour tâcher de mettre à profit son peu de français, se hasarda de

demander, avec réserve, à l'Empereur, si la princesse, amie de Mathilde, dont il admirait particulièrement l'excellent caractère, vivait toujours; l'Empereur lui répondit avec solennité: «Non, Monsieur, elle est morte et enterrée.» Et il allait se croire mystifié, disait-il, quand il vit, à cette malheureuse nouvelle, les larmes prêtes à rouler dans les grands et gros yeux de la grosse face.

Une des petites filles ne fut pas moins naïve: c'était plus pardonnable; toutefois, j'en dus conclure qu'on n'était pas fort ici en chronologie. Parcourant Estelle de Florian, pour montrer qu'elle lisait le français, elle tomba sur Gaston de Foix, et le voyant qualifié de général, elle demanda à l'Empereur s'il avait été bien content de lui dans ses armées, s'il avait échappé à toutes les batailles, et s'il vivait encore.

Samedi 21.

L'Amiral vient voir l'Empereur.

L'Amiral, dans la matinée, est venu rendre visite à l'Empereur; il a frappé à sa porte; si je ne m'y fusse pas trouvé, l'Empereur eût été dans la nécessité

d'aller ouvrir lui-même, ou l'Amiral y serait encore.

Tous les membres épars de notre petite colonie sont aussi venus de la ville, et nous nous sommes trouvés un instant tous réunis. Chacun a raconté ses nombreuses misères, et l'Empereur les a ressenties d'autant plus vivement.

Dimanche 22 au Mardi 24.

Horreurs et misères de notre exil. — Indignation de l'Empereur. — Note envoyée au Gouvernement anglais.

Les ministres anglais, en violant les droits de l'hospitalité auxquels nous nous étions abandonnés avec tant de confiance, semblaient n'avoir rien épargné pour rendre cette violation plus amère et plus sensible. En nous reléguant au bout de la terre, au milieu des privations, des mauvais traitemens, des besoins de toute espèce, ils avaient voulu nous faire boire le calice jusqu'à la lie. Sainte-Hélène est une véritable Sibérie; la différence n'en est que du froid au chaud, et dans son peu d'étendue.

L'empereur Napoléon, qui possédait tant de puissance et disposa de tant de

couronnes, s'y trouve réduit à une méchante petite cahutte de quelques pieds en carré, perchée sur un roc stérile; sans rideaux, ni volets, ni meubles. Là, il doit se coucher, s'habiller, manger, travailler, demeurer; il faut qu'il sorte s'il veut qu'on la nettoye. Pour sa nourriture on lui apporte de loin quelques mauvais plats, comme à un criminel dans son cachot. Il manque réellement des premiers besoins de la vie: le pain, le vin, ne sont point les nôtres, ils nous répugnent; l'eau, le café, le beurre, l'huile et les autres nécessités, y sont rares ou à peine supportables; un bain, si nécessaire à sa santé, ne se trouve pas; il ne peut prendre l'exercice du cheval.

Ses compagnons, ses serviteurs, sont à deux milles de lui; ils ne peuvent parvenir auprès de sa personne qu'accompagnés d'un soldat; ils demeurent privés de leurs armes; sont condamnés à passer la nuit au corps-de-garde, s'ils reviennent trop tard ou s'il y a quelque méprise de consigne, ce qui arrive presque chaque jour. Ainsi se réunissent pour nous, sur la cime de cet affreux rocher, la dureté des hommes et les rigueurs de

la nature! et pourtant il eût été facile de nous procurer une demeure plus convenable et des traitemens plus doux.

Certes, si les souverains de l'Europe ont arrêté cet exil, une haine secrète en a dirigé l'exécution. Si la politique seule a dicté cette mesure comme nécessaire, n'eût-elle pas dû, pour en convaincre le monde, entourer d'égards, de respects, de dédommagemens de toute espèce, l'illustre victime vis-à-vis de laquelle elle se dit forcée de violer les principes et les lois.

Nous nous trouvions tous auprès de l'Empereur; il récapitulait avec chaleur tous ces faits. « A quel infâme traitement » ils nous ont réservés! s'écriait-il. Ce sont » les angoisses de la mort! A l'injustice, » à la violence, ils joignent l'outrage, les » supplices prolongés! Si je leur étais si » nuisible, que ne se défesaient-ils de » moi? quelques balles dans le cœur ou » dans la tête eussent suffi; il y eût eu du » moins quelque énergie dans ce crime! » Si ce n'était vous autres et vos femmes » surtout, je ne voudrais recevoir ici que » la ration du simple soldat. Comment » les souverains de l'Europe peuvent-ils » laisser polluer en moi ce caractère sacré

» de la souveraineté! Ne voyent-ils pas » qu'ils se tuent de leurs propres mains » à Sainte-Hélène! Je suis entré vainqueur » dans leurs capitales; si j'y eusse apporté » les mêmes sentimens, que seraient-ils » devenus? Ils m'ont tous appelé leur » frère, et je l'étais devenu par le choix » des peuples, la sanction de la victoire, » le caractère de la religion, les alliances » de leur politique et de leur sang. » Croyent-ils donc le bon sens des peuples insensible à leur morale, et qu'en attendent-ils? Toutefois, faites vos » plaintes, Messieurs, que l'Europe les » connaisse et s'en indigne! les miennes » sont au-dessous de ma dignité et de mon » caractère: j'ordonne ou je me tais. »

Le lendemain un officier ouvrit tout bonnement la porte, et s'introduisit lui-même, sans plus de façon, dans la chambre de l'Empereur, où j'étais à travailler avec lui. Ses intentions, du reste, étaient bonnes: c'était le capitaine d'un des petits bâtimens venus avec nous, qui repartait pour l'Europe et avait voulu venir prendre les ordres de l'Empereur. Napoléon revint sur le sujet de la veille, et s'animant par degrés, lui exprima, pour son gouvernement, les pensées les plus